



Feuille de route pour un avenir durable: les choix critiques

Document de discussion KAIROS Mai 2010

Dans toute délibération il faut penser aux conséquences pour la septième génération ...

- Grande Loi des Iroquois¹

Il y a deux ou trois ans, quand KAIROS a consulté ses membres et le réseau de ses partenaires en vue de définir des priorités pour son programme d'action, la justice climatique et la durabilité écologique sont partout ressorties comme des problèmes urgents. « Dans le Sud global, on voyait des liens directs entre la justice climatique et les modèles commerciaux, le poids de la dette, les conflits, la migration écologique, la pauvreté et les changements culturels. » Canadiennes et Canadiens, de leur côté, sentaient clairement que la justice climatique dans le Nord global nous impose de modifier nos styles de vie et nos habitudes de consommation et exige la création d'économies plus durables à l'échelle du monde.

Le changement climatique pose un défi aux idées modernes de progrès indéfini et nous rappelle gravement qu'il y a des limites écologiques à l'activité humaine. D'après le rapport du Forum humanitaire mondial, *L'anatomie d'une crise silencieuse*, « chaque année, le changement climatique cause la mort de plus de 300 000 personnes, affecte gravement la vie de 325 millions d'êtres humains et entraîne des pertes économique de 125 milliards \$ US... La communauté internationale avait convenu, au début du millénaire, d'éradiquer d'ici 2015 la faim et la grande pauvreté. Or, aujourd'hui, le changement climatique a déjà réduit à la famine quelque 50 millions de personnes de plus et précipité dans la pauvreté extrême plus de 10 millions de personnes de plus². »

La réponse au changement climatique n'est donc pas seulement un défi politique: c'est un impératif moral qui met en évidence l'appel de Jésus à la guérison et à la réconciliation avec et entre tous les êtres qui habitent sur cette terre³.

Depuis le début de la Révolution industrielle au 18^e siècle, la civilisation euro-occidentale a connu une croissance économique accélérée, fondée sur l'exploitation des combustibles fossiles (le charbon puis le pétrole) comme première source d'énergie. Pendant cette période, la colonisation de territoires étrangers par des pays européens en quête de ressources naturelles a accru leur contrôle sur les processus industriels et leur impact sur les systèmes de la planète. Cet héritage persiste aujourd'hui car nous sommes encore nombreux dans les pays industrialisés à compter sur les combustibles fossiles pour préserver nos habitudes de consommation et notre mode de vie confortable.

¹ www.nationtalk.ca

² Forum humanitaire mondial (Genève). *The Anatomy of a Silent Crisis*. p.11-14.
www.ghfgeneva.org/Portals/0/pdfs/human_impact_report.pdf

³ Pour un développement théologique plus complet, voir Dorothy McDougall, *Sustainability: Embodying an Ecological Worldview*.

Tant par la rapidité du changement qu'il provoque que pour son incidence globale sur les populations humaines et non humaines, le changement climatique d'origine humaine est le problème décisif de notre époque. Cette heure de crise peut mener à la transformation ou à l'extinction de l'humanité. Des choix s'offrent à nous mais ils exigent une nouvelle façon de concevoir les relations sociales, économiques et écologiques. Et il nous faut agir rapidement pour protéger l'ensemble de la communauté terrestre, en particulier les groupes vulnérables des hémisphères nord et sud qui sont les premiers à subir les conséquences du changement climatique.

Il faut, pour commencer, transformer notre façon de comprendre ce que c'est qu'être humain sur une planète limitée.

Que signifie le fait de vivre à l'intérieur des limites de la terre ?
Pouvons-nous continuer de développer nos économies face aux limites écologiques ?
Les notions de « croissance économique » et de « développement durable » sont-elles purement et simplement irréconciliables ?

En période de ralentissement économique, il est difficile de contester les avantages d'une croissance économique soutenue, clé de toutes nos aspirations, qu'il s'agisse de réduire le chômage, d'augmenter nos épargnes de retraite ou d'améliorer l'universalité des soins de santé. Néanmoins, KAIROS invite les Canadiennes et les Canadiens à préciser le genre d'avenir que nous voulons pour nous-mêmes et pour « la septième génération ». Cet article entend présenter différentes conceptions de l'avenir, dont certaines peuvent remettre en question certaines idées sur le développement durable, la croissance économique et la qualité de la vie.

À quoi ressemblerait un avenir durable ? C'est la grande question.

Qu'est-ce que la durabilité ?

Dans les années 1980, l'Assemblée générale de l'ONU institua la Commission mondiale sur l'environnement et le développement. Présidée par Mme Gro Harlem Brundtland, ancien premier ministre de Norvège, elle devait examiner toute l'idée de durabilité. Son rapport, *Notre avenir à tous*, a popularisé la notion de « développement durable » ; le terme allait orienter une bonne partie du débat ultérieur. Le développement durable, disait le rapport, « c'est s'efforcer de répondre aux besoins du présent sans compromettre la capacité de satisfaire ceux des générations futures⁴. »

Le rapport précisait deux caractéristiques du développement durable : d'abord, il devait répondre aux besoins des pauvres du monde; ensuite, il devait reconnaître les limites de la technologie et du comportement social. Le rapport voyait là deux conditions essentielles pour répondre effectivement aux besoins du présent et de l'avenir⁵.

⁴ Gro Harlem Brundtland, *Notre avenir à tous. Rapport de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement*, 1987.

⁵ *Ibid.* p. 25.

La durabilité exige qu'on consomme les ressources naturelles et qu'on dispose des déchets de la société à un rythme que les systèmes terrestres puissent gérer de manière sécuritaire. Les gaz à effet de serre (GES) générés naturellement dans l'atmosphère (comme le dioxyde de carbone, le méthane, l'oxyde nitreux et l'ozone) peuvent demeurer en équilibre grâce à des processus naturels comme la photosynthèse. Mais cet équilibre est rompu quand les gaz à effet de serre produits par l'activité industrielle -- déforestation, combustion massive de combustibles fossiles (pour le transport notamment), grandes exploitations agricoles – sont émis à un rythme que la planète n'arrive plus à gérer. Ce mépris des limites de la Terre nous a conduits au bord de l'abîme.

Près de 25 ans après l'avertissement lancé par *Notre avenir à tous*, le temps est venu de réexaminer cette question cruciale de la « durabilité » à la lumière du contexte actuel. Il s'agit d'en sonder les hypothèses sous-jacentes afin de réagir au changement climatique et d'atteindre concrètement les objectifs de la durabilité⁶.

Quels sont nos rapports avec le monde naturel si la croissance économique se fonde sur l'exploitation de ressources naturelles qu'on imagine illimitées ?

Supposons-nous que la nature n'a d'autre but que la promotion de l'économie humaine?

Les progrès de la technologie humaine et un virage vers des industries moins avides de ressources pourraient-ils soutenir une croissance économique indéfinie?

KAIROS croit qu'il y a au moins deux façons de comprendre la « durabilité » : elles aboutissent à des développements différents. En explorant ces différences, nous vous invitons à nous faire part de vos réflexions sur ces graves enjeux.

Deux paradigmes de « durabilité »

Les deux conceptions de la durabilité se rattachent à des visions du monde opposées. Le modèle dominant d'une « croissance économique indéfinie » (qui se retrouve dans le Rapport Brundtland) est soutenu par ceux qui entendent préserver le statu quo économique et social et qui croient qu'une croissance indéfinie est compatible avec la durabilité. La seconde approche – celle des « voix venues des marges de la société » si vous voulez – appelle à un changement fondamental des idées qui président aux relations entre les êtres humains et entre les êtres humains et la Terre.

On voit appuyer la première option Lawrence Summers, ancien économiste en chef de la Banque mondiale et maintenant premier conseiller économique du président américain Barack Obama: « Il n'y a pas... de limites à la capacité portante de la Terre qui soient susceptibles de nous contraindre dans un avenir prévisible. L'idée que nous devrions freiner la croissance au nom de quelque limite naturelle est profondément erronée⁷. »

⁶ Pour une étude plus fouillée des rapports entre économie et durabilité, voir l'analyse de KAIROS sur « The Economics of Sustainability ».

⁷ William Rees et Mathias Wackernagel, "Ecological Footprints and Appropriated Carrying Capacity: Measuring the Natural Capital Requirements of the Human Economy" dans *Investing in Natural Capital: The Ecological*

Conscients des défis que pose le changement climatique, plusieurs économistes conventionnels tentent d'intégrer la durabilité à leur paradigme dominant en promouvant un « verdissement de l'économie ». Ils voient dans l'utilisation de produits et de méthodes de production plus respectueux de l'environnement une façon d'atténuer le changement climatique tout en accélérant la croissance économique sous l'impact d'une consommation « verte ».

Le défi pour les partisans d'un capitalisme vert, c'est de traduire les limites écologiques en prix qui envoient des signaux au marché à travers des mécanismes comme la bourse du carbone. Voilà pourquoi le monde des affaires s'intéresse autant aux négociations sur le changement climatique à l'ONU. Certains estiment que ce sont les perspectives commerciales plus que l'amélioration du changement climatique qui ont ralenti les négociations jusqu'ici.

Les discussions sur le climat organisées par l'ONU à Copenhague en décembre 2009 devaient représenter un moment privilégié pour choisir entre un mode de vie plus soutenable pour la planète et une nouvelle phase de l'accumulation du capital. Vu sous cet angle, le changement climatique est moins une crise écologique qu'une crise des valeurs où s'opposent « un Copenhague d'en haut et un Copenhague d'en bas⁸ ».

Pour les militants Andre Pusey et Bertie Russell, doctorants de l'Université de Leeds, « la bataille de Copenhague entre le haut et le bas est une bataille sur la justice, un conflit de valeurs. Le capitalisme veut maintenir et étendre son système de valeurs à tout ce qui existe, tandis que le « point de vue d'en bas » veut modifier ce que signifie le fait d'apprécier l'existence sous toutes ses formes⁹ ».

Le capitalisme moderne voit dans le profit – l'accumulation de la richesse pour elle-même – la meilleure façon de stimuler et de motiver l'ingéniosité humaine. L'activité économique ne se mesure qu'en termes financiers. Les autres caractéristiques de la vie humaine, comme les liens familiaux, l'amitié et le travail non rémunéré à la maison n'ont que peu ou pas de valeur. De même, le monde naturel n'a de valeur que lorsqu'il contribue à la production de richesse financière. Pris en lui-même ou en fonction de sa capacité de favoriser autrement la communauté, il « est invisible et sans valeur, on peut le détruire à volonté¹⁰ ». Comparez cette façon de voir à la perspective biblique selon laquelle tout le monde créé « est très bon » (Gn 1, 31).

La bataille va se jouer pour voir qui décidera de la trajectoire de la « durabilité ». À l'heure actuelle, l'économie mondiale compte sur l'accès facile à des ressources fossiles non renouvelables et bon marché pour se fournir en énergie; c'est un système qui favorise les acteurs les plus riches et les plus influents, qui viennent surtout du Nord global. Mais à côté du discours sur le « verdissement » de l'économie », de nouvelles

Economics Approach to Sustainability, publié sous la dir. d'A.M. Jansson et al., Washington: Island Press. 1994. p. 363.

⁸ Andre Pusey et Bertie Russell, "The Climate Crisis or a Crisis of Politics?" p. 12. Consulté le 10 mars 2010 sur le site www.anarchiststudies.org/node/423.

⁹ Ibid.

¹⁰ Marilyn Waring, *Counting for Nothing*, Wellington, Allen and Unwin, 1998; p. 204.

voix se font entendre en provenance du Sud et du Nord. Elles lancent un dialogue qui s'appuie sur les idéaux de justice, d'équité et d'affinité à la Terre: une économie d'en bas.

Une économie d'en bas

L'économiste Herman Daly parle d'une nouvelle économie qui serait une « économie subtile et complexe d'entretien, d'améliorations qualitatives, de frugalité partagée et d'adaptation aux limites naturelles. C'est une économie du mieux, et non du plus gros¹¹ ».

Tim Jackson, professeur à l'Université de Surrey, est le commissaire économique de la Commission pour le développement durable du Royaume-Uni. Il affirme qu'il faut dissocier la notion de prospérité de la croissance économique et des solutions au changement climatique liées à des ajustements technologiques¹². L'idée que la technologie va nous sauver sans que nous ayons à changer fondamentalement le paradigme économique dominant, ce n'est pas seulement de la myopie, c'est de l'égarement.

Pour Jackson, il ne s'agit pas que les individus choisissent d'arrêter de consommer. Il observe que c'est « la dépendance structurelle du système lui-même à l'égard d'une croissance continue » qui impose les niveaux de consommation. « L'impératif de vendre plus de marchandises, d'innover sans cesse, de stimuler des niveaux de plus en plus élevés de demande est dicté par la poursuite de la croissance. Mais cet impératif est désormais si fort qu'il semble miner à la base les intérêts de ceux qu'il est censé servir¹³. »

Le consumérisme est le moteur d'une économie en croissance perpétuelle. À tel point que les dépenses des consommateurs sont présentées comme le remède, la clé de la reprise économique. Comme le dit Glen Hodgson, vice-président principal et économiste en chef du Conference Board du Canada,

La confiance chez les consommateurs et les investisseurs est un facteur important pour faire tourner ou freiner les roues du commerce. Si nous faisons confiance à l'économie dans son ensemble, à nos perspectives d'emploi et à notre capacité de continuer à avoir un revenu, nous allons probablement acheter davantage, investir davantage et prendre des décisions à long terme qui supposent encore plus d'achats et d'investissements. Cette attitude positive suscite un mouvement haussier dans l'économie. Par contre, que les consommateurs et les investisseurs adoptent une attitude plus négative, et ils sont susceptibles de moins acheter et de moins investir... et ils finissent par aggraver la situation de l'économie... La psychologie de la récession conduit à

¹¹ Herman Daly, *Beyond Growth: The Economics of Sustainability*. Boston: Beacon Press, 1996. Cité dans *Growth isn't possible: Why we need a new economic direction*, Londres, New Economic Foundation (NEF), 2010. p. 121. Voir www.neweconomics.org/publications/growth-isnt-possible.

¹² Tim Jackson, *Prosperity Without Growth: Economics for a Finite Plane*, Londres, Earthscan, 2009. p. 76-78.

¹³ *Ibid.* p. 97.

la récession; c'est l'effet Pygmalion : parce que nous ne nous sentons pas bien, les choses vont encore plus mal¹⁴.

Dans cette relation symbolique entre le système économique conventionnel et le consumérisme, multiplié par l'effet de la publicité dans les médias, les choix que peut faire l'individu pour modifier son comportement sont limités. Inutile de jeter le blâme sur le consommateur individuel sans s'intéresser aux structures qui activent le consumérisme.

Une vraie durabilité, incluant des changements de mode de vie individuel, peut-elle dépendre d'un nouveau modèle économique fondé sur une éthique de la Terre prise comme un tout ?

Une éthique de la Terre remodèle l'économie pour refléter l'initiative, l'ingéniosité et les besoins humains au sein de la communauté terrienne et voit dans l'épanouissement de toute la vie le but aussi bien d'écosystèmes sains que de collectivités humaines en santé. Elle reconnaît aussi le besoin de redistribuer la richesse et place les besoins des pauvres et la sécurité du gagne-pain des gens au cœur de l'économie sociale¹⁵.

En christianisme, une éthique de la Terre nous invite à situer notre histoire sainte dans le contexte de l'histoire sainte du cosmos. Pour Thomas Berry, CP, « sur la planète terre, tous les êtres vivants dérivent clairement d'une même origine. Nous sommes littéralement nés communauté; les arbres, les oiseaux et toutes les créatures vivantes sont reliés et liés au sein d'une seule et même communauté de la vie... La communauté n'est pas un idéal dont nous rêvons ou auquel nous aspirons. Nous formons à la lettre une seule et même communauté¹⁶. »

Où se trouve Dieu dans cette histoire sainte? Comment rendre compte de l'expérience chrétienne qui révèle un Dieu qui est pour nous – un Dieu qui s'engage dans l'histoire humaine? La théologienne Sallie McFague écrit : « Je suggère que le récit traditionnel de la création-providence... a mis l'accent sur la puissance de Dieu plutôt que sur l'amour de Dieu; sur la transcendance divine plutôt que sur l'immanence divine; sur la distance entre Dieu et le monde plutôt que sur l'engagement de Dieu dans le monde... Pour comprendre les relations entre Dieu et le monde, l'Incarnation éclaire notre façon de réagir au changement climatique, en ce sens que Dieu et nous sommes au même endroit et que nous sommes, Dieu et nous, responsables du monde¹⁷. »

¹⁴ Glen Hodgson, *The Psychology of Recession*. (octobre 2008) affiché sur le site du Conference Board du Canada à www.conferenceboard.ca/Economics/hot_eco_topics/default/08-10-31/The_Psychology_of_Recession.aspx. Consulté le 29 mars 2010.

¹⁵ *Prosperity*, p. 141.

¹⁶ Stephen Dunn et Anne Lonergan (publié sous la direction de) *Befriending the Earth: A Theology of Reconciliation Between Humans and the Earth: Thomas Berry and Thomas Clarke*, Mystic, Twenty-Third Publications, 1991; p. 15.

¹⁷ Sallie McFague, *A New Climate for Theology*, Minneapolis, Fortress, 2008; p. 63.

Pour prendre nos responsabilités pour l'épanouissement de la terre, faut-il réexaminer nos façons de comprendre le bien-être ?

L'ouvrage de Tim Jackson, *Prosperity Without Growth: Economics for a Finite Planet*, renverse complètement la notion de prospérité. Rejetant les barèmes traditionnels comme le Produit intérieur brut (PIB), il insiste : « en fin de compte, la prospérité dépasse les plaisirs matériels. Elle transcende les soucis matériels. Elle tient à la qualité de notre vie et à la santé et au bonheur de notre famille. Elle se trouve dans la force de nos relations et dans la confiance que nous avons en notre collectivité. Elle ressort de notre satisfaction au travail et du sentiment que nous avons de partager un projet commun et une destinée commune. Elle dépend de notre aptitude à participer pleinement à la vie de la société... Le défi pour notre société consiste à créer les conditions qui rendront tout cela possible. C'est la tâche la plus urgente qui soit à notre époque¹⁸. »

Jackson appelle de ses vœux une économie consciente de l'environnement, fondée sur « des activités qui émettent peu de carbone et qui emploient les gens à des tâches qui ont un sens pour l'essor de l'humanité », activités qui existent déjà en germe dans « les entreprises sociales locales ou communautaires¹⁹ ». Son travail fait écho aux cris de nombreux partenaires de KAIROS dans le Sud global et aux mouvements qui appuient leurs efforts. Ce sont les voix venues des marges de la société et qui proclament leur propre expérience. *Climate Justice Now!* (CJN!), réseau international de mouvements sociaux, regroupe des partenaires internationaux de KAIROS, des peuples autochtones, des paysans et des pêcheurs résolus à trouver de vraies solutions à la crise du climat.

En juillet 2009, le réseau CJN! publiait une déclaration. On y lit notamment :

Nous ne pouvons confier notre avenir au marché ni faire confiance à des technologies qui ne sont ni sécuritaires ni éprouvées ni durables. Contrairement à ceux qui mettent leur foi dans le « capitalisme vert », nous savons qu'il est impossible d'avoir une croissance infinie sur une planète finie.

Au lieu d'essayer de rafistoler un système destructeur, nous devrions laisser les combustibles fossiles dans le sous-sol, confirmer l'autorité des peuples et des collectivités sur les ressources et sur la production, favoriser la production alimentaire locale, réduire massivement notre surconsommation, en particulier dans le Nord, reconnaître la dette écologique et climatique contractée envers les peuples du Sud et indemniser les peuples autochtones et forestiers.

Les vraies solutions à la crise climatique, ce sont les femmes et les hommes qui les bâtissent, dans le Sud et dans le Nord, en se battant chaque jour pour défendre

¹⁸ *Prosperity*. p. 16.

¹⁹ *Ibid.* p. 130.

leur environnement et leurs conditions de vie. Il nous faut mondialiser ces solutions et travailler à une transition équitable vers un avenir sans carbone²⁰

Une caractéristique importante d'un paradigme économique écologique, c'est qu'il est communautaire et démocratique. C'est une économie qui se situe à l'intérieur de l'écosystème, qui en soutient l'activité et qui réagit aux boucles de rétroaction que fournit l'écosystème et que les marchés ne savent pas percevoir.

Une telle approche suscite un type différent de relation au monde de la nature ainsi qu'aux autres cultures, une relation qui ne se fonde plus sur la consommation mais sur la coopération et sur la reconnaissance des limites. La durabilité comme mode de vie, cela signifie que les limites imposées à la croissance économique viennent défier la capacité d'égoïsme de l'humanité.

Nous sommes tous connectés – Dieu, les êtres humains et les non-humains. Nous sommes tous dans le coup ensemble. Selon cette vision du monde, le commandement de Jésus, « aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », prend un sens encore plus profond. Il élargit encore la réponse à la question: qui est mon prochain? Il nous appelle à prendre en compte le bien-être de toute la communauté de la Terre au moment de prendre des décisions politiques et économiques quant à notre façon de vivre dans le monde.

Comment évoluer dans cette direction? Quels sont les changements concrets que nous devons apporter à notre style de vie et aux politiques de notre gouvernement? Comment susciter un grand mouvement de changement qui nous mette sur la route de l'avenir?

Au cours des prochaines semaines, alors que nous irons rencontrer nos partenaires à travers le Canada, ce sont là quelques-uns des enjeux qui émailleront nos conversations; nous espérons en effet pouvoir en arriver ensemble à créer le genre de monde qui pourra protéger et soutenir la vie dans l'avenir.

²⁰ Voir: www.carbonradewatch.org/index.php?option=com_content&task=view&id=227&Itemid=95

Questions pour la discussion

- 1) Que pensez-vous de la position du réseau CJN!, à l'effet qu'*au lieu d'essayer de rafistoler un système destructeur, nous devrions laisser les combustibles fossiles dans le sous-sol, confirmer l'autorité des peuples et des collectivités sur les ressources et sur la production, favoriser la production locale des aliments, réduire massivement la surconsommation... ?*

- 2) À quoi ressemblerait une économie durable au Canada? Quels en seraient les inconvénients? Les avantages?

- 3) Quels sont les obstacles sociaux ou politiques qu'il faudra surmonter pour en arriver à une économie durable?